





*Le Prince Maudit*



Catherine BEAUGRAND

*Le Prince Maudit*

« Aeternum »

ANGELFALL Editions



*« Il est des blessures immortelles, celles  
du cœur, on n'en peut ni guérir, ni  
mourir ».*

Adolphe d'Houdetot, *Dix épines pour une  
fleur* (1853).



# Prologue

Bourbon l'Archambault, an de grâce 1115...

— Sire Aymon, il est temps de saisir l'héritage d'Archambault, celui-ci est une menace pour vous et votre famille !

— Certes, Gaspard, tu as fort raison ! Mais sa mère s'est remariée au puissant seigneur de la Roche, il m'a déjà cherché querelle, il y a quelques années.

— Justement, nous avons appris la mort du seigneur de Culant, hier ! Le pupille n'a donc plus de Protecteur !

— Ah oui ? Dans ces conditions, cela change tout !

— Il faut en profiter maintenant, il est vulnérable, nous l'avons fait suivre et nous avons découvert qu'il s'est épris d'une jeune paysanne du village !

— Cet acte peut causer sa perte, répandons la rumeur qu'elle est une sorcière et faisons-la brûler sur le bûcher ! Archambault sera anéanti et me cèdera ses terres et tous ses biens sans résistance ! souligna Aymon.

— Par sécurité, il faut le faire enfermer, c'est un très bon guerrier, Sire ! indiqua un conseiller de la cour.

— Oui, j'ai ouï-dire qu'à Montluçon, il y a de très bons geôliers. Mais n'oublions pas les Protecteurs, ils



sont nombreux et ne nous le cèderont pas sans combattre !

— Sire, ils sont moins nombreux désormais. Et puis nous ferons appel à la prêtresse de Tronçais pour jeter sur lui une malédiction intemporelle... Mettons toutes les chances de notre côté !

— Oui, allons-y, finissons-en avec ce jeune imbécile, cria Aymon tout en se dirigeant vers la sortie du souterrain.

Pendant ce temps dans les écuries du château de Bourbon l'Archambault.

— Mon amour, il faut que tu quittes le village pendant quelque temps, les Protecteurs m'ont averti, nous avons été épiés par des hommes de main de mon oncle Aymon. Ce dernier prépare quelque chose, il veut me déposséder de mes biens. Je dois régler cette affaire. J'ai prévenu ma mère, elle fera usage de toutes ses connaissances pour venir à mon secours.

— Arch ! Je ne peux pas vivre loin de toi, ce serait un déchirement pour mon cœur s'il t'arrivait malheur.

— Matilde, je le sais, moi aussi je ne peux demeurer loin de toi, mais c'est une question de vie ou de mort ! Si Aymon s'en prenait à ta vie, jamais je ne pourrais m'en remettre, mon âme n'y survivrait pas.

— Aymon va vouloir aussi se venger, j'ai refusé ses avances, dit-elle en sanglotant.

— Ne pleure pas ma douce, je te protégerai toujours...

Les deux jeunes amants s'enlacèrent tendrement.

Soudain, des gardes surgirent dans l'écurie. Aymon était avec eux, c'était un homme puissant aux larges épaules, brun à la barbe fournie, il portait une cote en laine courte bleue, un long collier en or avec un pendentif orné d'un saphir et des hauts-de-chausse marron. Il jeta un regard noir sur Archambault :

— C'en est fini, tu ne reverras jamais ta bien-aimée, c'est une sorcière et les flammes l'attendent !

— Non, c'est faux et tu le sais ! Sors plutôt ton épée qu'on règle ça à la loyale !

— Assez, emmenez cette sorcière ! Elle a envoûté mon jeune pupille, son âme est maintenant corrompue, il a perdu l'esprit !

— Non, pitié, je vous en supplie ! hurla Matilde tout en se débattant violemment.

— Arrêtez, ce sont des mensonges ! Tu n'es qu'un pleutre, Aymon. Sale bâtard ! cria le jeune homme.

Archambault se débattait, fermement retenu par deux gardes qui empestaient la vinasse. Il regarda s'éloigner la jeune fille aux cheveux de jais et au regard d'émeraude. Il n'oublierait jamais ce visage marqué par le désespoir, ses cris le suppliant de faire quelque chose. Il était trop

tard, ils étaient trop nombreux, il ne pourrait pas la sauver, pas cette fois.

Lorsqu'elle disparut derrière la porte, il poussa un cri de douleur puissant et féroce tel celui d'une bête sauvage.

Les siècles passèrent et l'histoire douloureuse d'Archambault VI tomba dans l'oubli.

# Prise de poste

*Montluçon de nos jours...*

J'étais de retour dans ma bonne vieille ville de Montluçon. On était entre ville et campagne et le département de l'Allier regorgeait de magnifiques châteaux de toutes les époques. Ce que j'aimais en arrivant, c'était observer les vaches charolaises paître dans les prés et la fameuse *cuvette* au fond de laquelle la ville de Montluçon était comme posée. Chaque fois que je revenais dans ma ville natale, un souvenir douloureux de ma vie refaisait surface. L'année de mes dix-huit ans, mes parents avaient perdu la vie dans un accident de voiture dans les côtes de Châtelard. C'était une épreuve de les traverser, cela continuait de me bouleverser. J'étais la seule survivante de ce tragique événement. J'ai longtemps culpabilisé d'être encore de ce monde, sans eux.

Après l'accident, j'avais quitté la ville et tous mes amis d'enfance pour monter à la capitale, en face d'Histoire et tenter d'oublier...

Nous étions en juin, début de l'été, la ville était plus joyeuse et les passants plus nombreux sur le boulevard de Courtais, où les habitants étaient nombreux à profiter

des belles journées ensoleillées pour se mettre aux terrasses des cafés.

Fraîchement diplômée en Histoire médiévale, je venais rejoindre mon oncle Adrien qui était employé comme gardien au château de Montluçon, le fameux château des ducs de Bourbon. Celui-ci venait d'ouvrir récemment ses portes au public après plusieurs mois de travaux de rénovation, mon oncle avait réussi à m'obtenir un emploi saisonnier à l'office de tourisme en tant que guide touristique. Bref, c'était le rêve pour moi.

Seulement, je n'étais pas rassurée : les faits divers qui alimentaient le journal *La Montagne* depuis quelques semaines n'étaient pas très réjouissants. Plusieurs jeunes et jolies femmes avaient été retrouvées mortes dans le quartier du vieux Montluçon, et cela me faisait froid dans le dos.

— Vite ! Dépêche-toi, Alix, ou tu vas être en retard pour ton premier jour de boulot ! m'indiqua Adrien.

— Oui, ne t'inquiète pas, on est à deux pas du château ! rétorquais-je.

— Tiens, prends ce spray lacrymogène au poivre, on ne sait jamais. Avec les meurtres de ces derniers temps, je ne suis pas serein de te savoir dans les rues toute seule.

— Merci. Mais, tu sais, j'ai pris des cours de self-défense à Paris...

— Me voilà rassuré ! dit-il avec une grimace.